

La longue marche de « Pachinian l'Arménien »

Porté par la rue, l'ancien journaliste a été élu à la tête du gouvernement par un Parlement pourtant hostile

Portrait

EREVAN - envoyée spéciale

En six semaines, un homme a réveillé, secoué, uni et fait rêver l'Arménie en un avenir meilleur. Il l'a fait se dresser contre un régime décrédibilisé et haï, a mis dans la rue des dizaines de milliers de personnes, poussé à la démission un premier ministre et mené une révolution « de ve-lours », en vue de prendre le pouvoir ou plutôt, insiste-t-il, de « le redonner au peuple ».

Sac au dos, tee-shirt camouflage et allure de baroudeur, il a mis debout un pays, et même « en marche », car tel est le slogan de sa campagne (littéralement « un pas en avant ») en lui redonnant confiance en sa puissance. De député d'opposition marginal, Nikol Pachinian, 42 ans, est devenu un phénomène politique et a réussi l'exploit de respecter la Constitution en se faisant élire, le 8 mai, par un Parlement pourtant très hostile, au poste de premier ministre.

Son parcours stupéfie les politologues qui peinent encore à analyser ce que le chercheur Gevorg Melikian appelle son « *abracadabra* ». « C'est arrivé si vite ! », s'étonne-t-il : « Ces foules ardentes dans la rue alors qu'elles paraissent léthargiques ; et cette efficacité pour faire plier le pouvoir qui croyait pouvoir agir éternellement en toute impunité. C'est tout simplement incroyable ! »

Car personne n'avait vu venir M. Pachinian. Et personne n'avait imaginé qu'il puisse exploiter et canaliser la colère qui couvait depuis tant d'années contre la clique au pouvoir, les élections truquées, la corruption endémique... « Il connaît la psychologie et la logique des foules », explique Gevorg Melikian. Il parle leur langue, évite les termes ou idées trop sophistiqués. Et le message était positif : si on est tous ensemble, ça marchera ! Chacun le considère comme faisant partie de son cercle. D'ailleurs, on le tutoie et on l'appelle par son prénom. »

Journaliste engagé

L'homme né en 1975 à Idjevan, dans le nord-est de l'Arménie, a toujours été perçu comme un rebelle. Dès la fac de journalisme, à l'université d'Erevan, il écrit des articles subversifs avant de se faire exclure pour « absences ». Un prétexte fallacieux, affirme sur sa page Facebook une ancienne camarade de classe. La vraie raison tenait à « ses principes et sa droiture » et « parce qu'il avait publié un article [sur la corruption] qui avait déplu au doyen de l'université. (...) Tous les étudiants

Après son exclusion de la fac, il fonde « The Armenian Times » avec « 400 dollars et un ordinateur et demi », dit un ami

de la fac de journalisme de la promo 1996 témoigneront que Nikol avait les notes les plus élevées et qu'il pouvait prétendre au diplôme avec mention excellente ».

Mais Nikol Pachinian ne s'attarde pas. Il commence par travailler au journal *Lragir*, puis fonde avec Hayk Gergian un quotidien vite fermé après la publication d'une enquête à charge sur un oligarque. Enfin, il lance *The Armenian Times* avec, se souvient son ami, « un budget de 400 dollars et un ordinateur et demi ».

Enquêtes, portraits, polémiques... Le journal se vit immédiatement comme un contre-pouvoir, avec une affirmation nette de ses valeurs : liberté, démocratie, droits de l'homme. « Le credo de Pachinian, précise M. Gergian, était que l'Arménie ne devait pas mettre ses difficultés sur le compte des pays voisins, mais sur celui de ses démons internes : corruption, monopoles, rapports incestueux entre business et politiques, népotisme. Tout Pachinian est là ! »

Il veut être le meilleur. En tout. Avale des dizaines de livres, travaille de 10 heures à 4 heures du matin. « Il relisait le journal de la première à la dernière page. Il pouvait renvoyer dix fois un texte en exigeant une précision ou d'autres témoignages, demandant d'écouter lui-même l'enregistrement d'une interview s'il trouvait une citation étrange. » Les ventes s'élevaient jusqu'à faire d'*Armenian Times* le plus gros tirage d'Arménie (12000 exemplaires pour un pays de 2,9 millions d'habitants) et une affaire très rentable.

Les procès en diffamation sont multiples, comme les pressions et les menaces. Il n'en a cure. Quand sa voiture prend feu, un soir de novembre 2004, il dénonce en « une » du journal celui qu'il pense être le commanditaire de l'attentat, l'oligarque Gagik Tzarukian, lequel dément. La police parle de batterie défectueuse. Mais le Comité pour la protection de la liberté d'expression fustige un nouvel exemple d'intimidation de la presse. Et M. Pachinian proclame que rien ne le fera taire. On le voit sur les estrades, les meetings, à la télé. Son épouse, Anna Hakobian, journaliste, travaille à ses côtés.

A la présidentielle de 2008, il soutient l'ex-président Levon Ter-Petrossian pour barrer la route, en vain, à Serge Sarkissian. Des manifestants contestent les résultats, M. Pachinian en première ligne. Des affrontements le 1^{er} mars font dix morts. Recherché par la police, il disparaît complètement.

Prisonnier politique

Mais son journal, tenu par son épouse, maintient la flamme et publie des articles et des chroniques à son nom. Au fil des mois, il écrit même une série improbable, « Le revers du pays », dans laquelle il fait croire qu'il voyage à l'étranger et fait passer de nombreux messages, espérant toujours une révolte du pays. Les services secrets enquêtent, il est même poursuivi pour avoir franchi la frontière illégalement. En réalité, il n'a pas quitté Erevan et se cache dans la maison d'un ami.

« Nous étions suivis par la police, raconte son collègue Gergian. Mais on trouvait des solutions pour acheminer ses lettres ou lui faire rencontrer sa femme. Il dessinait lui-même les itinéraires secrets. On était si forts qu'on aurait pu cacher Ben Laden ! » Il finit par se rendre à la justice en juillet 2009, est condamné à sept ans de prison avant de bénéficier, en mai 2011, d'une amnistie.

Artur Sakunts, de l'Assemblée des citoyens d'Helsinki (un réseau international de défense des droits humains en Europe), lui a souvent rendu visite en prison : « Tout était fait pour l'empêcher d'écrire et le briser – encouragements aux malfrats afin qu'ils le maltraitent, téléphones publics rendus indisponibles, confiscation des lettres qu'il écrivait, dix à quinze par jour, et qui atterrisaient dans le tiroir du directeur de la prison. »

M. Sakunts se souvient d'être souvent reparti avec des articles de Nikol Pachinian cachés sous la veste. « Il a une détermination et un sang froid sidérants... Et c'est profondément un honnête homme. » Sa référence constante au peuple n'en fait-elle pas un populiste ? « Un populiste attise la haine entre factions pour gagner le pouvoir. Lui fait le contraire. Il n'a parlé que de mains ouvertes et refuse l'idée de vendetta. »

« Un populiste attise la haine pour gagner le pouvoir. Lui n'a parlé que de mains tendues »

ARTUR SAKUNTS

membre de l'Assemblée des citoyens d'Helsinki, un réseau pour la paix en Europe

Sorti de prison, Nikol Pachinian se lance à fond dans la politique, est élu député en 2012, puis en 2017. C'est une grande voix de la petite opposition (Yek, l'alliance qu'il dirige, ne compte que neuf députés). Certains le soupçonnent de n'être qu'un alibi, vendu au président Serge Sarkissian. Il est pourtant sur tous les fronts de la contestation, fréquemment dans la rue et les manifestations. Et solidifie sa crédibilité patriotique en rejoignant, pendant la guerre d'avril 2016 avec l'Azerbaïdjan, les milliers de volontaires venus renforcer le front arménien dans le Haut-Karabakh.

Le « candidat du peuple »

Quand Serge Sarkissian, après dix ans de présidence, s'apprête à se faire élire premier ministre à la suite d'un changement constitutionnel transférant le pouvoir à ce poste, c'en est trop. Nikol Pachinian espère un sursaut populaire. Mais le Parti républicain de M. Sarkissian tient tous les rouages du système et le peuple semble résigné. Alors il songe à une action « hors normes » : une marche, sac au dos, sur les routes d'Arménie, pour appeler le peuple à se bouger, « faire un pas ».

Il n'en parle qu'à un noyau de proches, les partenaires de son alliance ne comprennent rien à son geste. Mais un autre groupe, « Rejette Serge », s'associe à sa démarche. Son chef, David Sanaşarian, va même marcher avec lui sur une étape. « On a longuement parlé pour se coordonner. Pachinian s'inspire beaucoup de Mandela,

moi, c'est plutôt de Martin Luther King et de Gandhi. Actions pacifiques, tolérance, respect », dit-il. Entamée fin mars à Gumri, à 120 kilomètres au nord d'Erevan, la marche dure deux semaines. Les images, relayées sur la page Facebook du meneur, sur fond d'hymne révolutionnaire composé pour l'occasion, sont spectaculaires.

En arrivant dans la capitale, le 13 avril, il va directement à l'université, encourageant les étudiants à participer à une série d'actes de désobéissance civile. Le 14, il investit les bâtiments de la radio publique. La foule devient massive. Les rues sont bloquées, la grève des écoles et des universités s'étend, des actions pacifistes paralysent le travail des administrations. M. Pachinian insiste sur la non-violence, parle de « fraternisation » avec la police, prévient à chaque meeting qu'il désavouera « tout acte agressif qui jetterait de l'ombre sur [leur] victoire ».

Le départ de Serge Sarkissian est exigé à chaque meeting. C'est chose faite le 23 avril, à la surprise générale. Il faut un « candidat du peuple ». Pour tous, ce ne peut être que Nikol Pachinian. Jamais leader arménien n'a connu cette popularité. « Ce n'est pas moi qui importe, répète-t-il cependant. C'est vous, le peuple, qui comptez. Je peux disparaître, mourir, être chassé. Vous seuls, désormais, êtes les maîtres de ce pays. »

Mille questions se posent, bien sûr, sur son programme, qu'il s'est engagé à dévoiler d'ici vingt jours. Il a rassuré la Russie et affirmé que la politique étrangère ne devrait pas changer en substance. L'urgence est intérieure : lancer des élections justes et transparentes, éliminer la corruption gouvernementale, séparer le monde des affaires de la politique, le tout avec une majorité défavorable... Rude défi.

La liesse de la foule, réunie mardi 8 mai sur toutes les grandes places d'Arménie, dit l'espoir énorme suscité par son avènement. « La marche pacifique de Pachinian l'Arménien et sa révolution de velours sont entrés à jamais dans la grande histoire mondiale des révolutions », affirme le politologue Hayk Martirosian, les yeux embués de larmes. ■

ANNICK COJEAN

LE CONTEXTE

ÉLECTION

Seul candidat en lice, Nikol Pachinian a été élu premier ministre de l'Arménie par une majorité de 59 députés, mardi 8 mai, alors qu'il avait besoin de 53 voix pour être désigné. Il s'agissait du deuxième vote du Parlement sur sa candidature. Ses adversaires du Parti républicain au pouvoir, disposant de 58 sièges sur 105, avaient fait bloc contre lui le 1^{er} mai.

VOLTE-FACE

Les Républicains ont cette fois décidé d'assurer 11 voix à M. Pachinian, au nom de la « stabilité du pays », tout en exprimant leur opposition à sa candidature, donnant un premier aperçu des difficultés auxquelles M. Pachinian sera confronté à la tête du gouvernement. Les députés du parti au pouvoir ont fait volte-face afin de maintenir leur contrôle sur le Parlement, qui aurait été automatiquement dissous s'il avait échoué à élire un premier ministre pour la deuxième fois d'affilée.